



AIDE AUX VIEUX ANIMAUX

Ferme du Quesnoy
76220 CUY-SAINT-FIACRE

T 02 35 90 11 44

P 06 77 48 27 92

E info@avarefuge.com

S www.avarefuge.com

Association loi 1901
N° 0761006863

REVUE DE PRESSE – NOVEMBRE 2010

Brèves

FAITS DIVERS

Un vétérinaire relaxé après euthanasie d'un « chien dangereux »

En mai dernier, un vétérinaire avait été attaqué en justice pour avoir euthanasié un pit bull appartenant à une propriétaire qu'il avait convaincue de cette nécessité, l'animal étant inapprochable. Cette dernière portait plainte par la suite. Le tribunal de proximité l'a déboutée après délibéré, alors qu'elle demandait 3 000 € de dommages et intérêts. Le conseil du praticien a rappelé que l'animal avait par ailleurs été acquis de manière illicite, le tribunal a jugé adéquat le geste préventif du praticien. (in l'Essentiel n°192)

PROFESSION

Participez à l'enquête nationale sur l'évolution de la leishmaniose

L'Unité de Dermatologie/Parasitologie/Mycologie d'ONIRIS (Ecole Nationale Vétérinaire de Nantes) fait appel aux praticiens pour préciser le risque actuel de leishmaniose canine en France dans le cadre d'une Troisième enquête Nationale. La leishmaniose est une maladie parasitaire zoonotique en évolution régulière dans notre pays et en Europe. Au départ cantonnée aux départements de la bordure méditerranéenne, la zone d'enzootie s'est étendue progressivement vers le nord et l'ouest. Les modifications climatiques et écologiques en sont peut-être des facteurs. Le principal objectif de cette étude est de déterminer les nouvelles limites de la leishmaniose autochtone. Elle s'intéressera également à l'évolution du nombre de cas. Cette enquête est rapide (un simple recto-verso à remplir). Les vétérinaires sont invités à participer (même si ils ne voient pas de cas) afin de définir la meilleure information sur le risque de leishmaniose canine en France. C'est grâce à l'implication des praticiens partout en France que des résultats précis pourront être recueillis pour évaluer, précisément, l'actualité du risque. Cette troisième étude est, comme la précédente, le fruit d'un partenariat entre l'Unité DPMA (Pr P. Bourdeau) Ecole Nationale Vétérinaire de Nantes (ONIRIS) et les laboratoires, ici Intervet. Elle s'inscrit dans une collaboration de longue durée avec les praticiens et plusieurs laboratoires de l'industrie pharmaceutique qui avait déjà permis en 1987 et en 2004 de mesurer la situation de la leishmaniose en France. L'enquête sera distribuée (un questionnaire par clinique) courant octobre, afin de pouvoir présenter une nouvelle cartographie de distribution de la leishmaniose courant 2011. Les praticiens de chaque clinique sont invités à prendre quelques minutes pour remplir le questionnaire et les retourner par courriel ou fax au Pr Bourdeau (DPMA-ONIRIS) (indications fournies) (in l'Essentiel n°192).



ETATS-UNIS

Des vétérinaires « virtuels »

Deux vétérinaires américains viennent de mettre en ligne un site de consultation payant, Vet-Live.com. Un praticien est présent 24 heures sur 24 et répond aux questions moyennant le prix d'une consultation dont le tarif est compris entre 12,95 et 34,95 \$. Les propriétaires peuvent joindre des clichés des lésions de leurs animaux pour un diagnostic à distance. Le règlement se fait par PayPal ou Google Checkout. (in l'Essentiel n°192)

ETATS-UNIS

Marché vétérinaire : pas si mal

En ces temps de crise, explique Veterinary Practice News (en ligne), les vétérinaires américains s'en sortent plutôt bien. La moitié des praticiens signale que leurs revenus ont augmenté au cours des douze derniers mois. 12 % font part d'une stagnation, 33 à 35 % estiment que leurs revenus ont baissé. La marge est de l'ordre de 9,8 %, ce que les experts jugent insuffisant. 12,3 % des cliniques, néanmoins, affichent une marge supérieure à 18 %. 18,1 % des vétérinaires n'ont pas augmenté leurs tarifs en 2010. 45,8 % ont augmenté leurs prix d'un pourcentage compris entre un et quatre. (in l'Essentiel n°192)

ETATS-UNIS

Jeunes vétérinaires : une dette de 130 000 dollars à peine sortis de l'université

Cette enquête menée au printemps 2010 auprès de jeunes diplômés américains (2 396 réponses, soit 93,9 % de l'ensemble des promotions) permet d'en savoir davantage sur la situation financière en début de carrière. On comptait 78,2 % de femmes dans l'échantillon.

On note une préférence nette (60,2 %) pour l'exercice en secteur privé mais 35,9 % des jeunes souhaitaient poursuivre une spécialisation. 78,9 % des jeunes vétérinaires recherchant activement un emploi avaient reçu au moins une proposition (86 % des hommes et 76,9 % des femmes). 98,5 % des hommes, 99,4 % des femmes préféreraient être salariés. La même proportion de femmes et d'hommes souhaitait travailler à plein temps. Le salaire de base, en début de carrière est de 47 472 \$ (34 373 €) pour les femmes et de 52 478 \$ (38 000 €) pour les hommes. Si on exclut les internats, résidanats, traditionnellement moins bien rémunérés, les salaires de base dans le privé sont de 69 245 \$ (50 127 €) pour les hommes et de 66 653 \$ (48 251 €) pour les femmes. Ces chiffres sont à relativiser en raison d'une protection sociale très limitée aux USA. La dette à la sortie de l'université est très élevée, la médiane des sommes empruntées étant de 130 000 \$ (94 100 €). Les hommes étaient beaucoup plus nombreux (14,2 %) à avoir au moins un enfant que les femmes (4,9 %) au sortir de l'université. (in l'Essentiel n°192)

CHYPRE

Le rat, sentinelle des zoonoses majeures

Pasroulaki et coll. (Trans R Soc Trop Med Hyg. 2010. Vol 104, N°11, p 733- 739) publient une étude dont les résultats montrent l'intérêt potentiel du rat dans la surveillance des zoonoses infectieuses majeures. Les auteurs ont capturé 402 *Rattus norvegicus* et 220 *Rattus frugivorus* dans 51 régions de Chypre et ont recherché la présence de six agents pathogènes. Par immunofluorescence indirecte, des anticorps dirigés contre *Rickettsia typhi* (48,6 %), *R.conorii* (41,8 %), *Toxoplasma* sp (27,9 %),

Coxiella burnetti (12,8 %), *Bartonella henselae* (10,5 %) et *Leishmania infantum* (7,3 %) ont été mis en évidence. Il existe des variations saisonnières, surtout pour les rickettsies, leur mise en évidence dépendant également des types de puces hébergées par les rats. En utilisant des dispositifs de géolocalisation, les auteurs ont montré une relation nette avec les risques encourus par les humains, les rats pouvant dès lors faire office de sentinelle ou témoigner d'un risque élevé dans certaines régions. (in l'Essentiel n°192).

SPONSORING

Meriel renouvelle son soutien à la Grande Odyssée

Du 8 au 19 janvier 2011, pour la 5e année consécutive, Meriel sera aux côtés des praticiens de la Team véto de la Grande Odyssée Savoie Mont Blanc, course internationale de chiens de traîneaux imaginée par Nicolas Vanier et Henry Kam. La Team Véto de la Grande Odyssée rassemble une équipe de sept vétérinaires qui veille 24 heures sur 24 à la santé et au respect des chiens en compétition. La Grande Odyssée Savoie Mont Blanc est la course internationale de chiens de traîneaux la plus technique au monde par la topographie des montagnes qu'elle parcourt. Elle réunit 22 des meilleurs mushers du monde, provenant de 13 nations et 3 continents. Trois cents chiens d'exception, athlètes de haut niveau, vont parcourir plus de 1 000 km à travers la Savoie et la Haute Savoie. Autour du Dr Christophe Pfligger (L 1986 - 68), chef vétérinaire de la Grande Odyssée Savoie Mont Blanc, la Team Véto rassemble une équipe de six vétérinaires bénévoles dont un praticien espagnol. Passionnés, ils assurent tous les soins des chiens au quotidien et interviennent en cas d'urgence. Ils veillent également au respect des animaux par les concurrents et procèdent aux contrôles antidopage. Acteur majeur de l'organisation de la Grande Odyssée depuis de nombreuses années, Dominique Grandjean, docteur vétérinaire, Professeur à l'ENVA, Colonel de la brigade des Sapeurs Pompiers de Paris et spécialiste mondial des chiens de traîneaux sera cette année le Directeur de course de la compétition. En savoir plus : www.grandeodysee.com (in l'Essentiel n°193)

ETATS-UNIS

Assurance maladie du chat : les dix demandes de remboursement les plus fréquentes

Veterinary Pet Insurance Company, une des plus importantes sociétés d'assurance santé animale, vient de publier la liste des dix premiers motifs de demande de remboursement, qui se sont élevés à 15 millions de dollars en 2009. En premier lieu, on trouve les soins dentaires, puis viennent les abcès, tumeurs cutanées bénignes, calculs urinaires, tumeurs cutanées malignes, morsures, cancers du foie, de la cavité buccale et des voies nasales. La moyenne des remboursements s'est élevée à 924 \$ (669 €). (in l'Essentiel n°193)

ETATS-UNIS

Lois sur les chiens dangereux : totalement inutiles

On compte actuellement environ 73 millions de chiens aux Etats-Unis. Les morsures dont l'issue est fatale sont extrêmement rares, l'estimation est de trois décès/10 millions de chiens/an. Les interdictions de races, les législations spécifiques de races sont de plus en plus discutées quant à leur utilité, aux Etats-Unis comme en Europe. Dans le JAVMA du 1er octobre dernier, Patronek et coll. font le point sur ces mesures. Les auteurs signalent tout d'abord un manque crucial d'information, dans la mesure où la gravité des morsures est rarement connue dans les enquêtes. Une des études les plus sérieuses, menée en 2006, révélait un total de 8 387 hospitalisations annuelles pour

morsures canines, soit 3/100 000 personnes/an. Patronek et coll. pointent aussi le rôle des médias dans la stigmatisation de certaines races canines, ceci aboutissant à des stéréotypes. Ils rappellent qu'une récente étude allemande montrait que les comportements de 415 chiens appartenant à des races dites dangereuses ne différaient pas de ceux de 70 golden retrievers utilisés comme témoins. Les législations spécifiques de races n'ont aucun intérêt : en Espagne, aux Pays-Bas, leur mise en place n'a pas eu d'incidence sur les morsures. L'Italie également vient d'abandonner les mesures coercitives raciales. Les auteurs ont effectué un calcul sur l'efficacité des mesures préventives, en utilisant le concept de NNT (Number needed to treat), qui correspond en médecine au nombre de patients à traiter préventivement pour éviter un seul cas de maladie. On parle ici de NNB (Number needed to ban). Le postulat, pour le raisonnement employé, est que le bannissement des chiens dits dangereux serait complet, et que ces chiens seraient remplacés par des animaux de race conformément à la démographie raciale connue. On peut en déduire le nombre de chiens qu'il conviendrait d'éliminer pour éviter une seule morsure. Exemple : 365 846 visites à l'hôpital pour morsures ont été recensées en 2000, la population totale étant de 281 421 906, ce qui donne 130 visites/100 000 personnes/an. Si on considère qu'une race donnée est responsable de 15 % des morsures, et si cette race est bannie, le nombre de morsures va diminuer de 15 %. On parviendra à 110,5 visites en urgence/100 000 personnes/an. La réduction du risque concerne donc 19,5 personnes/100 000/an. Le NNB est l'inverse de ce chiffre soit 100 000/19,5. En d'autres termes, pour éviter une seule visite aux urgences, il faudra éliminer 5 128 individus de la race concernée. Le schéma est encore moins efficace pour les morsures graves : si on considère que 35 % des incidents sérieux sont dus à une seule race, et qu'on se base sur des chiffres récents (9,3 interventions chirurgicales/100 000 personnes/an), il faudra, pour passer à 6,1 interventions/100 000/an, éliminer 30 663 chiens de la race concernée. Ces chiffres démontrent l'inutilité des mesures de bannissement, les auteurs concluant à la forte responsabilité des médias dans ces psychoses. (in l'Essentiel n°194)

Grande-Bretagne

Prévention des suicides des vétérinaires : évaluation d'un programme de formation

Malgré des divergences sur l'évaluation des risques, la profession vétérinaire est plus que d'autres exposée au suicide. Dans le Veterinary Record (2010. Vol 167, p 730-734), Mellanby et coll. évaluent l'efficacité d'un programme de formation sur ce thème, dispensé aux étudiants de troisième année en Grande-Bretagne. Appelée TALK workshop, organisée en une demi-journée, cette formation a pour objectif de reconnaître les signes annonciateurs d'un suicide et d'enseigner les attitudes à adopter. Une session pilote a été organisée en janvier 2009. 26 étudiants ont participé et 17 ont rempli ensuite un questionnaire d'évaluation. A la question : « Vous sentez-vous plus à l'aise après cette formation pour reconnaître un risque et intervenir ? », les étudiants devaient attribuer une note de 1 à 10. La moyenne a été de 8,1. Ils ont été particulièrement sensibles à l'enseignement des méthodes permettant de parler directement du suicide. Même si on ne peut pas préjuger des résultats à long terme d'une telle formation, les auteurs estiment qu'elle mérite d'être dispensée systématiquement à l'ensemble des étudiants vétérinaires. (in l'Essentiel n°194)

ETUDES RAPPORTEES PAR LA CLINIQUE ADVETIA

Le saviez-vous ?

-L'aciclovir est inefficace dans le traitement des herpès viraux félines et est potentiellement toxique dans cette espèce.

-Il est préférable de ne jamais effectuer une injection dans la région du cou chez un rat. En effet, quel que soit le produit injecté, l'animal peut déclencher un prurit réactionnel tel qu'il risque de produire une excoriation importante en se grattant avec les pattes arrière. Il est donc plus prudent d'effectuer les injections chez les rats en région lombaire.

Idées reçues

Lorsqu'une dent vient de casser, un antibiotique doit être prescrit pour éviter l'infection.

=> C'est faux. Une dent est un organe vivant abritant en son sein son tissu nourricier, la pulpe dentaire. Dès lors que la pulpe dentaire est exposée, même de façon microscopique, elle est contaminée par les bactéries de la cavité buccale. Cette affection évolue de la pulpite à la nécrose pulpaire puis vers « l'abcès dentaire » (lésion périapicale ou parodontite apicale). Le traitement antibiotique ne peut absolument pas éviter cette évolution. Le seul traitement indiqué est le traitement endodontique (biopulpectomie partielle ou pulpectomie totale selon l'âge de l'animal et l'ancienneté de l'infection).

Il n'est pas nécessaire d'effectuer un antibiogramme lors d'ulcère de cornée chez les chiens qui sont déjà sous traitement antibiotique local

⇒ Un ulcère de cornée assez superficiel et qui ne semble pas infecté est généralement bien contrôlé par un topique antibiotique à large spectre. Un antibiogramme est donc inutile dans ces cas. Il est par contre indiqué lors d'échec thérapeutique, d'ulcère infecté ou à collagénases.

Allemagne

Cystite féline idiopathique : une découverte importante sur le rôle d'une protéine

Dans le British Journal of Urology, Stéphanie Lemberger et coll. de l'Université de Munich, se penchent sur la cystite idiopathique féline, dite aussi cystite interstitielle, qui connaît de fortes similitudes avec les cystites idiopathiques de la femme. Deux tiers des cystites félines, environ, demeurent idiopathiques. Du point de vue lésionnel, on observe des pétéchies de la muqueuse, un épaissement épithélial transitionnel. Les auteurs ont comparé l'expression de certaines protéines dans l'urine de chats atteints et de chats témoins. Des biopsies de la paroi vésicale ont par ailleurs été pratiquées chez quelques animaux. Tous les chats malades avaient présenté récemment un épisode de cystite, deux souffraient au moment du prélèvement d'une forme aiguë. Une électrophorèse a été pratiquée sur le surnageant. Onze « spots » ont été identifiés dont dix correspondaient à de l'albumine. Les auteurs postulent que les fragments d'albumine sont liés, chez les chats malades, à des phénomènes de protéolyse. Une protéine très intéressante identifiée est la TTF2. Il s'agit d'un peptide de faible poids moléculaire, de la famille des protéines résistantes aux protéases, sécrété également au niveau de la muqueuse gastrique. Cette TTF2 était présente chez les chats sains mais en aucun cas chez les chats souffrant de cystite idiopathique. Les examens immunohistochimiques ont confirmé cette présence dans l'épithélium de la muqueuse vésicale et la musculature chez les chats en bonne santé. Les TTF ont la propriété de contribuer à la cicatrisation

épithéliale, leur absence est cause au niveau digestif d'érosions et d'ulcérations gastriques, il est possible qu'un phénomène identique survienne au niveau vésical. La relation de causalité n'est pas formellement établie, mais, chez le rat présentant des ulcères de l'estomac, l'administration de TTF2 a un effet cicatrisant. Cette étude a un objectif majeur de pathologie comparée, le but étant d'améliorer les traitements disponibles dans l'espèce humaine, mais le chat profiterait évidemment de ces avancées, ces TTF pouvant être administrées per os. (in l'Essentiel n°195)

Sources : LEMBERGER (SU) : Decrease of Trefoil factor 2 in cats with feline idiopathic cystitis. British Journal of Urology. 2010. Advanced publication.

MONDE

Des normes ISO pour le bien-être animal

La WSPA (World Society for the Protection of Animals) se réjouit de la définition de normes ISO pour le bien-être des animaux d'élevage. La norme ISO 26000 relèvera d'une démarche volontaire mais constituera probablement une plus-value pour les produits venant d'animaux dont on sait qu'ils ont été convenablement traités. Plusieurs chapitres définissent des normes pour le bien-être physique, psychologique, mises au point par 400 experts de 99 pays. Un consensus a été obtenu, qui permettra la labellisation des produits. (in l'Essentiel n°195)

ETATS-UNIS

Une étude sur les causes de la féminisation de la profession

En médecine humaine, vétérinaire, en droit, les femmes sont très largement dominantes numériquement, le phénomène ayant débuté voici environ quarante ans. De multiples études sociologiques sont réalisées pour tenter d'expliquer ce phénomène. Aux Etats-Unis, en 1972, des lois contraignantes ont interdit toute forme de discrimination sexuelle avouée ou dissimulée. Anne Lincoln, sociologue à l'Université Méthodiste de Dallas, observe que 50 % des vétérinaires américains sont désormais des femmes, alors que la population étudiante en compte 80 %. Les enquêtes habituelles sont réalisées chez des professionnels en activité, Lincoln s'est penchée sur les étudiants en formation. L'auteur s'est intéressée à chaque année d'étude dans les universités vétérinaires, à la recherche de variables pouvant expliquer le phénomène de féminisation. Entre autres interviennent : le sex-ratio déjà en place, la moyenne des revenus espérés, mais ces deux facteurs ne semblent pas intervenir sur le choix des femmes. En revanche, chez les hommes, constater une forte majorité féminine dans une université avant de décider d'une carrière a un effet aversif. Ceci provient de l'idée reçue selon laquelle les femmes ne sont pas intéressées par l'argent et sont destinées à apporter à un éventuel foyer un « deuxième salaire ». Une autre cause est aussi le meilleur niveau scolaire des prétendantes à la médecine vétérinaire par rapport aux hommes. Cette étude est parue dans Social Forces (*International Journal of Social Research*). (in l'Essentiel n°195)

NOTES DE CLINIQUE

NUTRITION

Obésité : la fréquence des repas est un facteur de risques majeur.

Le Journal of Feline Medicine & Surgery publie une étude britannique sur la prévalence et les facteurs de risque de l'obésité féline. Selon les études et les pays, cette prévalence est comprise entre 18 et 52 %, une enquête récente effectuée au Royaume-Uni avançant le chiffre

de 48 % d'animaux en surpoids et de 4 % d'obèses. L'obésité a des causes multiples : excès d'apport énergétique, bien entendu, vie en appartement, chats d'âge moyen, stérilisation, alimentation *ad libitum*, vie dans une communauté de chats. Les conséquences de l'obésité et du surpoids sont bien connues : affections urinaires, lipidose hépatique, troubles cutanés. Le risque de diabète chez le chat obèse est multiplié par 3,9, le risque de boiteries par 4,9, le risque d'affections cutanées par 2,9. Le but de cette étude est d'évaluer la prévalence de l'obésité dans une population de chats errants, mais également de juger de la capacité des propriétaires à évaluer objectivement l'état corporel de leur animal. Il est en effet illusoire de convaincre un propriétaire de faire maigrir son chat s'il considère qu'il a un embonpoint normal. Des propriétaires de chats de plus d'un an ont été invités à remplir un questionnaire fermé. Un vétérinaire déterminait l'indice de masse corporelle des animaux, une note de 1 à 5 étant attribuée (1 pour très mince, 5 pour une obésité morbide). La méthodologie statistique employée est détaillée par les auteurs. Cent dix huit questionnaires ont pu être exploités. L'évaluateur trouvait 28,8 % de chats en surpoids (notés 4) et 10,2 % d'obèses (notés 5). On compte comme attendu davantage de chats âgés notés 1. 54,2 % des propriétaires notaient correctement l'état corporel de leur animal, en accord avec l'appréciation de l'évaluateur vétérinaire. 33,9 % sous-estimaient cet état corporel. L'âge moyen des chats était de 9,08 ans. On comptait 46,6 % de mâles castrés, 44,1 % de femelles ovariectomisées, 5,9 % de femelles entières, et 3,4 % de chats entiers. La population était composée à 91,5 % de chats de maison, et de quelques chats de races diverses. 91,5 % des animaux recevaient au moins en partie une alimentation humide. 53,4 % étaient nourris *ad libitum*, 18,6 % recevaient trois repas par jour, 27,1 % deux, un seul chat recevait un repas par jour. 44,9 % des propriétaires distribuaient des friandises. Ces derniers ont été interrogés sur la manière dont ils alimentaient leur chat. 69,5 % estimaient qu'il fallait nourrir le chat jusqu'à ce qu'il cesse de manger, 16,1 % suivaient les recommandations du fabricant, 7,6 % donnaient toujours la même quantité un peu au hasard, 4,2 % suivaient l'avis de leur vétérinaire. 44,9 % affirmaient connaître les dangers potentiels de l'obésité. En excluant les chats trop maigres (notés 1), les auteurs proposent une identification des facteurs de risque. 53,5 % des chats étaient notés 2 ou 3, 46,5 % 4 ou 5 donc en surpoids ou obèses. Quelques constatations émergent ; ainsi, les propriétaires de chats à poils longs ont-ils 11,5 fois plus tendance à sous-estimer l'embonpoint de leur compagnon. Les éléments les plus importants qui apparaissent sont la stérilisation qui multiplie environ par cinq le risque d'obésité, mais l'originalité principale concerne l'importance de la fréquence des repas : l'*ad libitum* n'apparaît pas ici comme un facteur de risque, alors que nourrir deux ou trois fois par jour multiplie le risque, respectivement, par 4,41 et 3,1. Cette constatation contredit les résultats d'études antérieures, qui accusaient l'*ad libitum*. Il manque donc encore un consensus quant à une recommandation relative à la fréquence des repas. En dernier lieu, la possibilité d'accès à l'extérieur ne protège pas du risque d'obésité. (in l'Essentiel n°192)

PATHOLOGIE OSTÉOARTICULAIRE

91 % des chats sont arthrosiques

La prévalence de l'arthrose féline est encore mal connue. Ducan et coll. publient dans Veterinary Surgery une importante étude rétrospective. Les auteurs ont sélectionné au hasard cent chats dans une clientèle qui comportait 1 640 dossiers. Les animaux ont été classés par tranches d'âge. Puis les propriétaires de ces animaux ont été sollicités afin de pratiquer des radiographies sur leurs animaux. L'état corporel de chaque animal a été noté sur une échelle de 1 à 5, le régime alimentaire a été relevé et les chats ont subi un bilan hématobiochimique de base, comprenant T4, recherche des rétrovirus, fructosamine, analyse d'urine (prélèvement par cystocentèse). Les auteurs détaillent ensuite le protocole de réalisation des radiographies et la grille de notation utilisée par les imageurs. 91 % des chats (moyenne d'âge : 9,42 ± 5,07 ans) présentaient au moins une lésion d'arthrose d'un membre, avec une médiane de 5 articulations affectées. Dans l'ordre, les articulations les plus atteintes sont la hanche, le grasset, le tarse, le coude. 55 % des chats présentaient des lésions

dégénératives du squelette axial (médiane de deux lésions). La colonne vertébrale thoracique est la plus affectée, suivie de la colonne vertébrale lombosacrée. Concernant le squelette appendiculaire, les auteurs insistent sur la fréquente bilatéralité des lésions. Dans cette étude, l'état corporel est faiblement associé au risque d'arthrose, mais il convient de signaler un biais possible, dans la mesure où les chats âgés, souffrant davantage de cette maladie, ont tendance à perdre du poids. Les auteurs trouvent également un moindre risque d'arthrose chez les chats recevant un aliment sec, mais un biais est aussi probable puisque, dans cette série, les vieux chats recevaient plus volontiers un aliment humide. On observe également une forte corrélation du risque avec la cholestérolémie et le taux de lymphocytes. Concernant l'âge, qui est le facteur de risque principal, le score lésionnel total augmente de 13,6 % par année d'âge. L'arthrose est donc un phénomène très répandu, mal identifié chez le chat, qui n'exprime pas sa douleur aussi caricaturalement que le chien, se contentant de réduire son activité et d'éviter tout mouvement qui pourrait provoquer une douleur. (in l'Essentiel n°193)

DERMATOLOGIE

Allergies alimentaires et maladies associées

Les auteurs étudient la prévalence des allergies alimentaires chez 130 chiens présentant des troubles cutanés. Elle est évaluée dans cet article d'origine italienne à 12 %, soit 16 chiens, ce pourcentage étant nettement plus élevé que ce qui est habituellement constaté. Une origine alimentaire a été établie chez 26 % des chiens souffrant d'une affection allergique, et chez 48 % des animaux qui s'étaient vus prescrire un régime spécial. L'allergie alimentaire est plus volontiers constatée chez les chiens pour lesquels les symptômes ont débuté avant l'âge d'un an (risque relatif multiplié par 3,8), souffrant par ailleurs d'une otite externe (risque multiplié par 5,9) ou d'une fistule périanale (risque multiplié par 26,1), en tenant compte du fait que la totalité des animaux présentant une fistule étaient de race berger allemand. L'association très forte allergie alimentaire/fistule périanale mérite selon les auteurs d'être explorée plus avant. (in l'Essentiel n°194) **PROVERBIO (D) : Prevalence of food adverse reactions in 130 dogs in Italy with dermatological signs : a retrospective study. Journal of Small Animal Practice. 2010. Vol 51, N°7, p 370-374.**

COMPORTEMENT

Le caractère agressif du cocker jugé par ses propriétaires

Les problèmes comportementaux du cocker spaniel anglais (CSA), et principalement son agressivité, sont connus depuis des dizaines d'années ; les observations faites par les éleveurs et les propriétaires tendent à montrer que ce caractère est associé à certaines lignées, indiquant ainsi une forte composante génétique. L'objectif de l'étude de Jørn Våge est de décrire les caractéristiques comportementales des cockers présentant des comportements agressifs selon leurs propriétaires, et de noter les différences de comportement entre ces chiens et un groupe de cockers jugés non agressifs. Les renseignements portant sur un total de 122 chiens ont été recueillis par des questionnaires et des entretiens avec les propriétaires. Quatre sujets principaux étaient abordés : comportement inacceptable envers l'homme (grognements, morsures ou tentatives de morsures...), peur (des étrangers, des bruits, des situations inhabituelles...), aboiement (sur des adultes et/ou des enfants, des personnes étrangères et/ou familiales, quand le chien est seul...) et agressivité envers les autres chiens. Les propriétaires notaient leurs chiens grâce des échelles de fréquence (jamais / rarement / quelquefois / souvent / toujours). Les résultats montrent que les grognements graves et répétés et/ou les morsures profondes sont le plus souvent les seuls comportements caractérisant l'agressivité du cocker, et la seule raison pour laquelle les propriétaires classent leur chien dans la catégorie des « agressifs ». Les tentatives de morsure et les « morsures en général » sont aussi fréquemment rencontrées chez ces chiens. L'agressivité est globalement dirigée contre les membres

de la famille et s'exprime sans aucun facteur déclenchant. Entre deux accès d'agressivité, le chien a un comportement normal. (in l'Essentiel n°194) **VÅGEJ. et coll. : Behavioural characteristics of English Cocker Spaniel with owner-defined aggressive behaviour. Journal of Veterinary Behaviour: Clinical Applications and Research, 3(6), 2008 : 248-254.**

COMPORTEMENT

Une étude rétrospective sur le syndrome brachycéphale

Le syndrome brachycéphale (SB) regroupe de nombreuses anomalies anatomiques liées à la conformation des chiens de ces races. Elles comprennent une sténose des narines, un allongement du palais mou, une hypoplasie de la trachée, éventuellement une éversion des saccules laryngés, des amygdales, un collapsus laryngé, etc. Les signes cliniques sont variés : tachypnée, dyspnée, cyanose, aggravés par la chaleur, une éventuelle obésité, etc. Il arrive également que se produisent des fausses déglutitions à l'origine de pneumonies. Les auteurs explorent en détail 90 cas de SB, l'âge moyen était de $3,1 \pm 2,8$ ans. Le poids moyen était de $18,64 \text{ kg} \pm 8,97 \text{ kg}$. La distribution raciale était la suivante : bulldog anglais (61 %), carlin (21 %), Boston terrier (9 %), bouledogue français (4 %), boxer (3 %), Shih tzu (1 %). 69 % des animaux présentaient stertor et/ou stridor, 61 % étaient dyspnéiques, 53 % étaient en détresse respiratoire, on notait une intolérance à l'effort dans 48 % des cas. 31 % des chiens toussaient, 14 % vomissaient régulièrement. Les lésions comprenaient : allongement du voile du palais (94 %), sténose des narines (67 %), éversion des saccules laryngés (66 %), éversion des amygdales (56 %). Une hypoplasie trachéale était évidente chez 39 % des chiens ayant bénéficié d'une radiographie thoracique. Les chiens présentant une sténose des narines sont plus souvent atteints (72 %) concomitamment d'une éversion des saccules laryngés, 43 % des animaux souffraient en même temps d'anomalies des saccules laryngés et des amygdales. 92 % des chiens ont subi une intervention chirurgicale : staphylectomie (87 %), chirurgie des narines (67 %), sacculéctomie laryngée (62 %), amygdalectomie (53 %), latéralisation de l'aryténoïde (3 %). Les complications sont assez fréquentes (12 %). Cette étude, par rapport à d'autres publications antérieures, trouve davantage d'anomalies amygdaliennes, ces formations lymphoïdes devant dès lors être examinées avec attention lors de SB. (in l'Essentiel n°195) **FASANELLA (FJ) : Brachycephalic airway obstructive syndrome in dogs: 90 cases (1991–2008). Journal of the American Veterinary Medical Association. 2010. Vol 237, N°9, p 1048-1051.**

SYNTHESE

Epanchements péricardiques : les particularités chez le chat

A l'occasion du congrès d'Arcachon consacré au chat, le docteur Isabelle Testault a présenté la conduite à tenir face à un épanchement péricardique chez le chat. Les épanchements péricardiques semblent rares dans l'espèce féline mais ils sont probablement largement sous-diagnostiqués. Si la démarche diagnostique est équivalente à celle engagée chez le chien, les causes sont différentes et le pronostic plus sombre. (in l'Essentiel n°192)

Par définition, l'épanchement péricardique est une accumulation de liquide entre la lame pariétale et la lame viscérale du péricarde. Le diagnostic passe essentiellement par des techniques d'imagerie. La radiographie thoracique révèle une cardiomégalie importante et une absence de visualisation des zones de projection des aires cardiaques. Cette technique a cependant de nombreuses limites. Lors d'épanchement pleural concomitant, ce qui est fréquent lors de cardiopathie, la silhouette cardiaque est masquée par l'épanchement. D'autre part, lorsque l'épanchement péricardique est de faible volume, la silhouette cardiaque peut apparaître normale à la radiographie. Enfin, il s'agit d'un examen non spécifique qui ne renseigne pas sur l'origine possible de l'épanchement. L'échocardiographie est l'examen complémentaire de choix à plus d'un titre. Elle permet la

visualisation de l'épanchement péricardique et l'évaluation de la fonction cardiaque. Le diagnostic différentiel avec un épanchement pleural est facile : lors d'épanchement péricardique, le volume de sang est plus faible à la base du cœur qu'à l'apex. L'aspect du liquide est variable, plus ou moins échogène en fonction de son origine.

Les aspects cliniques sont différents

Les symptômes, l'étiologie et le pronostic des épanchements péricardiques diffèrent chez le chat et le chien. Dans l'espèce féline, la dyspnée est le symptôme majeur, contrairement au chien, chez qui l'intolérance à l'effort et l'ascite prédominent. Un épanchement pleural est présent dans 62 à 79 % des cas selon les études, une ascite et une hépatomégalie dans 25 à 30 % des cas. L'œdème pulmonaire n'est présent que chez 5 % des chats. Chez le chien, 60 % des épanchements péricardiques sont d'origine tumorale : hémangiosarcome cardiaque ou mésothéliome notamment. Chez le chat, environ un épanchement péricardique sur deux est d'origine cardiaque. Le volume de l'épanchement est alors assez faible. Parmi les causes cardiaques, les cardiomyopathies hypertrophiques (CMH) sont majoritaires, suivies par des cardiomyopathies intermédiaires et les cardiomyopathies restrictives. Cependant, seuls 2 % des chats atteints de CMH présentent un épanchement péricardique. L'origine tumorale représente la deuxième cause d'épanchement péricardique chez le chat. Le volume de l'épanchement est également important. Les cancers rencontrés sont divers : lymphome, thymome, mésothéliome. Environ 20 % des épanchements péricardiques du chat sont d'origine inflammatoire. Les infections virales, lors de PIF notamment, entraînent un volume important d'épanchement péricardique. L'aspect du liquide à l'échocardiographie est alors assez évocateur : liquide très échogène et hétérogène, et doit amener le clinicien à rechercher d'autres épanchements (ascite) et des adénomégalies. Lorsque le volume de l'épanchement est important et qu'il provoque une tamponnade cardiaque, c'est-à-dire une compression aiguë du cœur, une ponction échoguidée peut s'avérer nécessaire pour soulager rapidement l'animal.

Un pronostic réservé

Le pronostic dépend de l'origine : toutes causes confondues, la médiane de survie est de 144 jours chez le chat contre 500 à 1000 jours chez le chien. Le pronostic est mauvais lors d'épanchement tumoral ou lors de PIF. Lorsque l'origine est cardiaque, le pronostic est celui de la pathologie cardiaque initiale sous traitement. Les autres causes inflammatoires, hormis la PIF, sont de bon pronostic une fois l'épanchement ponctionné et avec un traitement anti-inflammatoire et antibiotique adapté. Les épanchements péricardiques du chat sont donc de mauvais pronostic à moyen et long terme et diffèrent de ceux du chien par leurs origines. La prise en charge thérapeutique est fonction de l'étiologie.

SYNTHESE

Longévité canine : une étude britannique précise les différences raciales.

La British Small Animal Veterinary Association s'est jointe au Kennel Club britannique pour lancer une vaste enquête sur la mortalité canine, et ses variations en fonction des races. Les résultats obtenus confirment que l'espérance de vie est inversement proportionnelle au poids, avec toutefois quelques surprises. Globalement, l'espérance de vie des chiens britanniques est de 11 ans et 3 mois, avec de fortes variations selon les races. (in l'Essentiel n°192)

L'étude de la longévité canine en fonction de la race a de nombreux intérêts, notamment en pathologie comparée, les progrès de la génétique moléculaire permettant d'élucider certains mécanismes pathogéniques. Les publications disponibles concernent souvent des cas référés, il en

résulte bien évidemment des biais. Par ailleurs, les études de cohortes ne comportent généralement pas de renseignements sur les causes du décès. Le Kennel Club britannique et la BSAVA (British Small Animal Veterinary Association) ont mené ensemble cette importante enquête dont les résultats viennent de paraître dans le JSAP. Les auteurs détaillent la méthode employée, la nature du questionnaire utilisé, et les méthodes d'analyses statistiques. Après envoi de près de 80 000 questionnaires, 13 759 se sont révélés utilisables. Race par race, les taux de réponse ont varié entre 4,5 et 64,7 %, avec une médiane de 23,9 %. La race berger allemand a été exclue pour une quasi absence de réponses.

Une moyenne de 11 ans et 3 mois

Toutes races confondues, l'espérance de vie médiane est de 11 ans et 3 mois (extrêmes de 2 mois à 23 ans et 5 mois). 20 % des chiens sont encore en vie à 14 ans, moins de 10 % à 15 ans. L'âge médian du décès est significativement corrélé au poids de forme, ce dernier représentant 40 % de la variabilité de la longévité. Parmi les 14 races dont la durée de vie médiane est la plus élevée (plus de 13,5 ans), on compte 21 % de races « toy », 64 % de chiens de races de très petit format, et 14 % de chiens de races de taille moyenne. Ces animaux meurent en général de cancers ou d'insuffisance rénale chronique. Il n'est pas surprenant de constater que les races de format géant sont celles qui ont la plus faible espérance de vie, 55 % des chiens vivant moins de 8 ans en faisant partie. Exception à la règle, des races de format moyen comme le bulldog anglais, le bull terrier miniature et le shar-peï ont une espérance de vie médiane de l'ordre de 6 ans.

Les cancers en première ligne

Les principales causes de décès sont les cancers (27 %), la « vieillesse » sans davantage de précisions (18 %) et les maladies cardiaques (11 %). Le type histologique de la plupart des tumeurs n'était pas spécifié, mais les localisations sont connues, avec en première ligne le foie, suivi des mamelles et de l'encéphale. Quand la nature de la tumeur est connue, le lymphosarcome est de loin le plus fréquent, suivi par les carcinomes. La mortalité par cancer concerne le plus souvent les races suivantes, par ordre décroissant : Irish water spaniel, flat-coated retriever, vizsla, bouvier bernois, rottweiler, spinone, leonberg, bull terrier du Staffordshire, Welsh terrier, schnauzer géant.

Quant aux races qui « meurent de vieillesse », on trouve, dans l'ordre, le Lhasa apso, le Manchester terrier, le border terrier, Norwich terrier, cairn terrier, papillon, épagneul tibétain, dalmatien, whippet et bearded collie. Enfin, la mortalité d'origine cardiaque concerne davantage les races suivantes : épagneul cavalier King Charles, Norfolk terrier, griffon bruxellois, bulldog anglais.

Des biais à prendre en compte

Dans la discussion, les auteurs signalent que l'espérance de vie médiane qu'ils mettent en évidence (11,25 ans) est similaire à ce qui a été publié antérieurement, la fourchette se trouvant généralement entre 10 et 12 ans. La relation entre le poids de forme et l'espérance de vie est confirmée, à l'exception de trois races : shar-peï, bulldog anglais et bull terrier miniature. Bien évidemment, ce type d'études connaît quelques limites, la cause de la mort n'étant pas toujours connue avec certitude. Quelques différences apparaissent par rapport à des publications antérieures : la proportion de mortalité par cancers est beaucoup plus élevée (26,9 %) que dans une étude danoise portant également sur un très grand nombre de chiens, et dont les données étaient issues des dossiers de sociétés d'assurance (14,5 %). Néanmoins, une étude américaine donnait des résultats proches. Il est difficile d'interpréter la notion de « mort de vieillesse », dans la mesure où il peut s'agir d'euthanasies pour incontinence, troubles du comportement, ou simplement de morts subites. On remarquera cependant que les euthanasies pour troubles du comportement sont très rares dans cette étude, de l'ordre de 1 %. Ici, l'âge médian des chiens euthanasiés pour troubles du

comportement est de 4,58 ans. Le tableau ci-joint permet de se faire une idée de la longévité race par race, ce qui peut être utile en matière de conseil quand un acquéreur potentiel demande l'avis du praticien.

(Sources : ADAMS (VJ) : *Methods and mortality results of a health survey of purebred dogs in the UK. Journal of Small Animal Practice. 2010. Vol 51, p 512-524.*)

SYNTHESE

Insuffisance rénale chronique

Des signes précoces non reconnus par les propriétaires

L'insuffisance rénale chronique (IRC) est une dominante pathologique du chien et du chat âgés. Dans *Veterinary Medicine International*, Bartlett et coll. présentent une importante étude épidémiologique. Elle montre que des indicateurs précoces et fiables sont présents des mois ou des années avant le passage à la chronicité. Une meilleure information permettrait dès lors d'agir plus rapidement par des mesures diététiques et médicamenteuses.

Selon les auteurs, l'insuffisance rénale chronique concerne 7 à 10 % des chats tout venant reçus en consultation. A partir de l'âge de 15 ans, 30 % des chats sont atteints, 28 % après 12 ans, d'après la littérature. L'IRC, chez le chien, est classiquement une maladie des animaux âgés, la prévalence est évaluée à 5,8 % dans la population générale. Les signes cliniques sont connus dans les deux espèces: anorexie, vomissements, amaigrissement, polyuropolydipsie, etc. Le pronostic est variable, l'espérance de vie pouvant se compter en mois comme en années. La classification IRIS, désormais bien connue, permet de formuler un pronostic, et d'adapter le traitement en fonction du stade. Le traitement diététique, mis en place précocement, est efficace. L'objectif des auteurs est de mettre en évidence les signes annonciateurs de l'IRC afin que les modifications alimentaires soient entreprises le plus tôt possible. Ils ont sélectionné 236 chiens et 168 chats souffrant d'IRC au moins au stade 2 de la classification IRIS, ces animaux ont vu leurs caractéristiques comparées à celles de congénères d'âge voisin, ne présentant pas d'IRC. L'âge moyen des chats et chiens atteints d'IRC était respectivement de 15 et 9,9 ans.

PUPD et hyperthyroïdie sont des marqueurs précoces chez le chat

Concernant les chats, le risque est plus important chez des animaux présentant depuis plusieurs années une PUPD. On comprend donc qu'une réaction plus précoce des propriétaires aurait été possible car ils avaient remarqué ce phénomène, sans en connaître la signification pathologique. La PUPD apparaît comme le seul symptôme précoce à valeur statistique, l'amaigrissement et l'anorexie étant plus tardifs. L'hyperthyroïdie est également associée au risque d'IRC. On pourrait penser que l'âge du chat est responsable de cette association, puisque cette endocrinopathie est plus volontiers une affection gériatrique, mais l'étude statistique montre que l'association est indépendante de l'âge. Autrement dit, déceler une hyperthyroïdie signifie qu'on se trouve face à un animal à risque d'IRC.

Chien : le poids est un critère essentiel

Chez le chien, le poids est une variable importante : le risque d'IRC est multiplié par 1,5 par tranche de dix kilos inférieure. En d'autres termes, dix kilos de moins augmentent de 50 % le risque d'IRC. Onze autres facteurs sont associés au risque, dont une PUPD, une perte de poids récente, le petit format. Il semble de plus que la part d'aliment sec est supérieure dans le groupe témoins que dans le groupe des malades. Une analyse statistique complexe permet de renseigner les propriétaires sur les signes annonciateurs les plus intéressants : poids, soif excessive, halitose, perte de poids, hyporexie.

Quand les auteurs ont interrogé les propriétaires de petits chiens souffrant d'IRC, ces derniers avaient remarqué ces signes depuis plusieurs mois dans la plupart des cas. Ici encore, il aurait été possible de prendre plus rapidement des mesures diététiques et médicales. Dans la discussion les auteurs insistent, pour le chien, sur l'importance du poids. Les chiens en IRC pesaient en moyenne 8 kilos de moins que les témoins. D'autres études seront nécessaires pour préciser ces facteurs de risque.

CR CONGRES IAHAIO (suite)

Le mois dernier, nous abordions un premier résumé de la 12^{ème} Conférence internationale de l'IAHAIO, intitulée « Hommes et animaux : des partenaires à vie », qui s'est tenue en juillet dernier à Stockholm, et axé sur l'apport très bénéfique de l'animal sur la psychologie humaine. Nous aimerions ce mois-ci nous concentrer sur l'un des grands aspects dégagés lors de ce grand chantier scientifique, et qui concerne **le rôle social de l'animal**.

Avant de le faire aimer des autres, aimons-le nous-mêmes.

La conférence de Stockholm s'est ouverte sur un premier chantier, qui fut effectivement primordial pour comprendre la suite des travaux et colloques : l'identification des différents niveaux de perception de l'animal à travers le monde. Pour Dennis Turner, de l'université de Zurich, d'après une étude comparative menée sur 12 pays (Brésil, Chine, Grande Bretagne, Emirats, Inde, Japon, Jordanie, Singapour, Suisse), entre les différentes sociétés et cultures concernant la sauvegarde de l'animal, l'on découvrait que la notion de protection animale est très largement exportée (et supportée) par les nations de l'ouest (souvent grâce aux expatriés et aux actions d'envergure internationale quand elles s'organisent). Elle est néanmoins confrontée à des usages et des traditions religieuses dont il faut tenir compte si l'on veut faire évoluer la prise de conscience de la souffrance animale. Pour David Fraser, de l'université de Colombie Britannique, connaître le contexte culturel avant d'organiser une action de protection est indispensable. Cela est d'ailleurs vrai dans n'importe quel pays, et pas nécessairement qu'à l'étranger.

Une autre étude comparative (Brinda Jegatheesan de l'université de Washington) a resserré la cible pour se concentrer sur la sphère privée et familiale, sur les pratiques parentales et sociales dans différentes cultures, et comment celles-ci pouvaient développer l'empathie de l'enfant envers les animaux. Le rôle des parents et des aînés est évidemment crucial pour que l'enfant construise une relation harmonieuse et respectueuse avec les animaux. Quelles que soient les pratiques parentales, très diverses, il y a néanmoins une approche similaire dans la transmission d'attitudes positives.

Un rôle social

La relation personnelle que nous entretenons avec l'animal de compagnie a forcément un rôle dans nos relations sociales, avec les autres. C'est ce que démontre une observation de possesseurs et de non-possesseurs menée pendant 7 ans par des chercheurs australiens. Confirmant ainsi le rôle de facilitateur de contacts sociaux et d'inter-relations, les possesseurs étant plus enclins à entrer en contact avec leurs voisins, et sont souvent plus investis dans la vie de la cité. C'est un exemple de plus qui montre que la présence de l'animal peut bénéficier au plus grand nombre, en particulier ce qui concerne l'érosion sociale.

De nombreuses initiatives prennent en compte le rôle social de l'animal. En France, plus précisément à Lyon, le département Animalité urbaine de la communauté d'agglomérations lyonnaise (appelée Grand Lyon) a décrit son programme pour une meilleure insertion de l'animal en ville, de la responsabilité des possesseurs aux diverses activités qui amènent les maîtres et les autres citoyens à se rencontrer, comme autant d'occasions pour tisser un lien social et apporter un réel plus à la vie citadine. Geneviève Bernardin qui dirige ce programme, est d'ailleurs très populaire grâce à ses

« balades canines », des séances de promenades hebdomadaires avec des propriétaires de chiens, qui parcourent plusieurs quartiers et espaces en friches (qui pourraient être réhabilités), à la rencontre d'autres maîtres qui seront convaincus, ou de non-maîtres qui verront la présence de l'animal d'un autre (d'un meilleur) œil.

En Grande-Bretagne, de nombreuses initiatives locales se sont appuyées sur la relation avec l'animal pour atténuer les conflits liés à la présence des chiens. Des résultats significatifs ont été enregistrés : réduction considérable des déjections canines sur l'espace public, moins de comportements agressifs chez les chiens et moins d'attaques d'autres animaux. De par leur attitude responsable, les maîtres bénéficient, eux aussi, d'une image plus positive auprès de leurs concitoyens, ce qui finit par bénéficier à tous au sein de la communauté.

Le chien comme support social : exemple des relations entre les enfants autistes et les animaux

Deux conférences ont traité ce sujet, celles de Enders-Slegers et al (« the meaning of a guide dog for children with a disorder in the autistic spectrum ») et celle d'O'Haire et al (« effects of an animal-assisted intervention for children with autism spectrum disorders and their peers in a classroom setting »).

La première a présenté les résultats d'une étude permettant l'adoption de chien guide par des familles avec un enfant autiste. On rappelle au passage que l'autisme est un trouble neurobiologique qui interfère avec le développement classique d'un enfant. Il se caractérise par des compétences limitées en communication verbales et non verbales (absence d'attention conjointe, peu ou pas de langage), un déficit sérieux dans l'imagination, des problèmes dans l'interprétation des contextes et dans la compréhension d'autrui et une hyperactivité ou des comportements opposés.

Cela signifie dans 90% des cas, pour l'enfant autiste, un isolement et une solitude difficiles, puisqu'il ne peut développer de relations avec les autres. Ceci peut causer un grand niveau de stress à la famille. L'enfant autiste est en effet impulsif et imprévisible, et le manque de structures d'accueil, de même que l'incompréhension des gens, rendent les déplacements difficiles.

Apport du chien guide auprès de l'autiste

A partir de ce constat, les chercheurs se sont légitimement demandés si l'apport d'un chien-guide pouvait être bénéfique. Plusieurs aspects thérapeutiques des chiens sont mis en avant : influence positive sur le développement des enfants (Melson & Fine 2005), les enfants sont moins stressés en présence d'un animal (Caprilli & Messeri 2001), les animaux sont un support social pour les enfants (McNicholas 2001), enfin ils activent d'importantes améliorations comportementales chez les enfants autistes précisément (Chandler 2005). L'Irlande et le Canada ont déjà tenté des programmes de chiens-guides pour enfants autistes avec succès (cf Burrows et al 2008 « sentinels of safety »).

Une meilleure qualité de vie pour la famille, une plus grande autonomie pour l'enfant

L'étude de Enders-Siegers suppose que ces chiens entraînés que sont les chiens-guides amélioreront la qualité de vie des enfants autistes et de leurs familles. Chez l'enfant autiste, on observe une augmentation de ses déplacements (plus de sécurité à l'extérieur, moins de stress face aux situations nouvelles), une diminution des problèmes comportementaux (meilleures relations sociales, meilleur fonctionnement au quotidien).

Le bénéfice rejaille forcément sur la famille qui se déplace davantage et connaît une meilleure qualité de vie (moins stressée, plus sociale...)

La deuxième étude a fait « travailler » les parents de 12 enfants autistes en leur faisant remplir un journal de bord, afin de comparer leur quotidien avant l'arrivée du chien-guide, puis ensuite. Les résultats ont été sensiblement les mêmes : les parents ont remarqué de meilleurs déplacements chez leurs enfants, moins de comportements violents. Cependant, la présence d'un chien ne génère pas de comportements positifs sur 1/3 des enfants.

Globalement, les enfants s'impliquaient davantage dans leur vie sociale, manifestaient plus d'intérêt pour leur environnement. Un développement du langage a été rapporté, et même certains aspects moraux se sont développés (l'empathie par exemple).

Conclusion peu surprenante : la présence d'un chien-guide améliore concrètement la qualité de vie des enfants autistes, d'autant plus qu'elle leur donne plus de sécurité lors de leurs déplacements, de joie et de compagnie. Il est le compagnon privilégié de l'enfant et se trouve être un excellent support social. Cependant, toutes les expériences avec des chiens-guides et des enfants autistes n'ont pas toujours été couronnées de succès. Il ne faut pas oublier de veiller au bien-être du chien, qui doit oublier sa fonction de thérapeute pour vivre aussi sa vie de chien.